

Pauvre diable

Je n'ai jamais eu de chance ! Encore maintenant, alors que n'importe qui d'autre pourrait jouir d'une tranquillité méritée, le sort continue de s'acharner, comme si j'étais maudit jusqu'au trognon !

Enfin... une malédiction... le terme est vraiment mal choisi, mais comment l'exprimer autrement ? Je vous le demande !

— *Sors d'ici ! JE TE L'ORDONNE !* hurla l'homme.

Pff... et l'autre pingouin qui me harcèle. Qu'est-ce qu'il peut m'emmerder avec ses salamalecs débiles. Mais qu'on me laisse en paix à la fin, merde ! Je fais chier les autres moi ? ... Oui, bon, d'accord... un petit peu, mais c'est juste pour déconner... ou par nécessité. Ce n'est pas la peine d'en faire un drame, quoi !

— *Je te chasse de cette maison ! Va-t-en !*

Ouf ! Cette face de cul commence vraiment à me courir sur le haricot...

À ce stade, c'est toujours la même question que je finis par me poser, et toujours le même choix. Soit je m'en vais sans foutre le bordel, ou soit je tape l'incruste encore un peu. J'ai besoin de temps pour réfléchir. Je n'aime pas agir à la hâte, surtout si on essaie de me forcer la main... En attendant que je prenne une décision, je pourrais peut-être vous raconter comment tout cela a débuté ?

Mon premier souvenir date d'une époque où j'étais encore aux études. C'était une chouette période d'ailleurs ! Mmm... Non ! Je raconte n'importe quoi ! Boutonneux, sans ami et puceau, on m'appelait « 'Ti Caquette » au bahut. « Calcuette », à cause de mes grosses pustules blanches sur le menton, et « p'tite quéquette » à cause de... bref ! Donc, du coup, « Caquette », il n'était pas apprécié, et il partageait uniquement quelques rares moments avec des passionnés de jeux de rôles. À ce sujet, je jouais tellement mal qu'ils ne m'ont pas supporté plus d'un mois ! Ça fait tout de même partie de mes meilleurs moments en compagnie d'autres adolescents, faut pas demander à quel point j'étais seul dans la vie, hein !

Heureusement, j'avais des cours qui me plaisaient beaucoup. Je voulais être cinéaste, au grand dam de mes parents. Ceux-ci, qui m'encourageaient à faire de la médecine, avaient fini par craquer et accepter que j'opte pour des études artistiques. Je me souviens des paroles de mon père : « Cinéaste ? Mais pour quoi faire ? C'est pas un vrai métier ça ! C'est comme écrivain ou photographe... Il faut que tu fasses des vraies études, mon garçon ! ». Un brave homme malgré tout. Je me demande ce qu'il penserait de moi s'il connaissait mon métier actuel.

Bref, tout a basculé un jour de février, alors que j'avais passé des heures à travailler sur un projet, à rendre quelques jours plus tard...

*

Frôlant la tendinite, les yeux plissés de fatigue, Marc cliquait comme un forçat sur sa souris d'ordinateur, détournant la silhouette d'une femme sur un arrière-plan de fête foraine. Une fois la forme découpée, il passa à l'image suivante.

On frappa discrètement à la porte de sa chambre.

— Marc ! Le dîner est prêt !

— J'arrive, m'man ! répondit-il.

Claudine ouvrit lentement et passa la tête par l'encadrement.

— C'est la troisième fois que tu me dis que tu arrives. Ton assiette va être toute froide. Que fais-tu pour rester enfermé ainsi toute la journée ?

— Je rotoscope pour un travail de compo'.

Ponctué par le cliquetis régulier du bouton de la souris, Marc avait répondu sans détourner le regard de son écran.

— Tu... quoi ?

— Je rotoscope ! Je découpe un personnage image par image. C'est compliqué à expliquer en quelques mots, mais c'est minutieux et ça me prend beaucoup de temps. J'ai presque fini. Encore dix minutes à tout casser !

— Je n'ai pas tout compris, mais ce n'est pas grave, répondit sa mère. Une pause te ferait du bien, tu ne crois pas ? Dans dix minutes, tu seras toujours assis à ton bureau, et tu me diras

de nouveau que tu auras bientôt fini. Viens manger maintenant et souffle un peu. Tu auras le reste de la soirée pour terminer.

Claudine regardait son fils avec un large sourire. Même si elle aurait préféré qu'il soit avocat ou psychiatre, elle était fière d'avoir un enfant aussi travailleur.

— Allez ! Ne me fais pas insister vingt fois ! ajouta-t-elle.

Résolu, Marc lâcha son clavier et fit craquer ses articulations en s'étirant.

— Oui, tu as raison ! J'en ai marre de toute manière.

Quittant la chaise pour rejoindre sa maman à l'entrée de la chambre, un bruit de claquement retentit. Il s'arrêta dans son élan, livide, présageant la catastrophe. Il abaissa lentement les yeux vers ses pieds, essayant de se convaincre que ce bruit, et cette sensation, n'étaient pas ce à quoi il pensait. Ô désespoir et malheur, il ne put que confirmer ses craintes en observant le câble d'alimentation de l'ordinateur sous son talon. La fiche reposait mollement sur la moquette verte, à quelques centimètres à peine de la prise murale. Un silence funeste s'abattit. Mère et fils se regardèrent les yeux ronds.

— J'ai oublié de sauvegarder... annonça Marc d'une voix dégoulinante. Pourquoi est-ce qu'il a fallu que... Il vaut mieux que tu me laisses, je sens bien que tout va passer par la fenêtre !

— Euh... je peux faire quelque chose ? demanda Claudine, tiraillée par la naissance d'un fou rire.

À deux doigts d'exploser, cette dernière tâchait de garder son sérieux. Elle avait un peu honte de se moquer de la sorte mais, à sa décharge, son fils était un maître gaffeur depuis sa naissance. Déjà dans le berceau, lorsque Marc avait voulu boire son biberon tout seul pour la première fois, il s'était enfoncé brutalement la tétine dans l'œil, s'éborgnant à moitié. Sujet de plaisanteries pendant son enfance, ses parents avaient même hésité à le rebaptiser « François », en référence à François Pignon. Il ne se passait jamais une semaine complète sans qu'il provoque une catastrophe.

Après tout, ce n'était pas une si mauvaise chose qu'il évite les études de médecine...

— Laisse-moi juste tout seul. Vite, vite, vite ! se contenta-t-il de répondre en voyant l'hilarité transpirer des yeux embués de sa mère.

*

Des heures que j'avais passées sur ce putain de travail. Des heures ! Ma dernière sauvegarde datait du matin, ce n'était pas la grosse merdasse irréparable. La malchance omniprésente, comme un problème ne vient jamais seul avec moi, lorsque j'avais rallumé le logiciel, j'avais constaté que le fichier était corrompu... et inutilisable.

En résumé, j'étais dans un tel état de rage que j'ai voulu maudire la terre entière. Mon cerveau gorgé des œuvres de John Carpenter et Polanski, fervent admirateur de l'univers de Lovecraft et son mythe de Chtulu, il ne m'a pas fallu deux minutes de réflexion pour faire germer une idée machiavélique, et complètement grotesque. Inspiré par mon imaginaire, j'avais élaboré un plan de vengeance contre cette fatalité qui me poursuivait.

Une fois les touches du clavier de l'ordinateur éparpillées aux quatre coins de la pièce – il avait très mal supporté l'aller simple en vol plané contre le mur –, j'avais rassemblé mes outils et poussé les meubles contre les murs afin d'avoir plus de place. Le livre du *Nécronomicon* en main, rouge comme un piment, je me suis mis à répéter des incantations en tournant les pages au hasard, gesticulant avec une imitation de sabre laser en guise de baguette de sorcier. Bien sûr, c'était plus pour extérioriser ma rage que pour provoquer quelque chose. J'étais con, mais pas au point de croire que ça allait vraiment fonctionner !

Comment aurais-je pu savoir qu'il y avait une part de vérité dans tout cela ? Et comment aurais-je pu deviner que ce jour de février était une exception astrologique, que le soleil était dans sa cinquième maison et que Saturne était en trigonométrie... ou quelque chose comme ça ! Du coup, lorsque les treize globes de Yog-sothoth sont apparus devant moi, et qu'il m'a demandé ce que je voulais, j'ai été pris de court !

Avec les années de recul, je n'arrive toujours pas à assumer ce qui m'a pris de faire une telle demande. Quoi qu'il en soit, répondant à un instinct primaire qui me retournait les tripes depuis plusieurs mois – sans oublier que, avec ce fichu devoir, j'avais bavé des heures devant l'image d'une femme qui m'excitait grave –, j'ai répondu à la divinité exactement ceci : « Je veux baiser ! Je veux tringler comme une bête sans arrêt avec une femme docile comme celle de ce fichier à la con ! ».

Quelques instants plus tard, l'entité avait disparu, me laissant avec la désagréable impression d'avoir gâché une chance unique.

Faut-il être vraiment un abruti pour avoir l'opportunité d'obtenir tout ce qu'on veut, et juste demander à baiser... Il y a de quoi alimenter un débat rien qu'avec cette réflexion, non ? Mais, mettons cela sur l'impulsivité de l'adolescence, et ses bouleversements hormonaux, pour passer à la suite de l'histoire.

Ceux qui voient le verre à moitié plein doivent se dire que, au moins, j'ai pu bien en profiter. Que nenni ! Quand je dis que je n'ai pas de chance, ce n'est pas une blague. En lieu et place du plaisir demandé, c'est un véritable enfer personnel qui a débuté après cela. La première rencontre avec cette concubine magique a été épique. É-PI-QUE !

*

Trois jours après avoir cassé son ordinateur, Marc était en plein doute au sujet de son avenir. C'était bien la première fois que donner un devoir complètement vide, diminuant sa moyenne de premier de classe, le laissait indifférent. Il ne voulait pas recommencer tout le travail de rotoscopie, c'était une question d'orgueil, de découragement, et sans doute de paresse aussi.

Allongé dans son lit alors que le sommeil tardait, il tentait de se détendre de la meilleure manière qu'il connaissait. Il regardait une de ses vidéos secrètes sur la petite télévision posée sur l'armoire. Une main sur la télécommande pour faire une avance rapide sur les passages sans intérêt, tandis que l'autre s'activait sous la couette.

— Tu veux un bonbon ?

Une voix grave venait d'énoncer cette question. La vidéo en pause, Marc interrompit son moment de détente pour prêter l'oreille. Rien ! Il revint à son occupation, focalisé sur la petite Asiatique qui se trémoussait à l'écran. Alors qu'il était envouté par le spectacle, la femme dénudée sembla s'adresser au jeune homme et lui fit un petit signe de la main.

— Moi ? demanda-t-il comme si le personnage virtuel allait lui répondre.

La femme hochait de la tête et s'approcha de l'écran avec un déhanchement gracieux et provocant.

Alors qu'elle était sur le point de s'en extraire, une main hideuse, boudinée et tuméfiée, fit apparition dans la réalité. Pris de panique, le piquet de tente disparu, Marc lança son oreiller vers la télé et se recroquevilla sous les draps.

— Putain ! J'ai de nouveau des visions, marmonna-t-il en se frottant le visage.

Il avait déjà halluciné trois jours avant, imaginant une impossible apparition d'entité dans sa chambre. Si ça continuait, il allait devoir consulter. Il sortit la tête des draps avec précaution. Tout semblait normal. La télé avait un peu pivoté sur le meuble. L'Asiatique était à présent accompagnée d'un partenaire, dans une position en gros plan très acrobatique. C'était un moment clé de la vidéo qui, d'ordinaire, mettait fin à la séance de détente.

— C'est pas une « hallu ». Tu veux un bonbon ?

Agrippé à ses draps, il se retourna, observant les recoins de la chambre depuis son lit, sans rien voir.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il la voix chevrotante.

Alors que le temps s'égrenait, la terreur s'emparait de plus en plus du jeune homme. Sur le point de se lever pour prendre une raquette de tennis, son regard fut attiré vers la vidéo, qui démontrait l'étendue du diamètre de l'anatomie intime de l'actrice. Il aperçut tout à coup une forme qui écartait les bords de l'écran pour en sortir. Membre par membre, avec une élasticité inhumaine, un monstre s'extirpa de l'objet, comme une naissance obscène.

Un mètre quatre-vingt, dans les deux cents kilos. Son corps adipeux, mêlant un gris cadavérique à un mauve ecchymose, se terminait par une grosse queue gluante. Sa tête difforme, avec ses quelques touffes de cheveux éparses sur un crâne lisse, arborait deux oreilles en pavillon et un nez gros comme un navet. La ressemblance était évidente ! Marc pensa, avec un frisson de dégoût, qu'il avait en face de lui Jabba-le-Hut en string !

— Viens faire bisou ! articula l'entité d'une grosse voix masculine.

La concubine s'approchait d'un pas d'éléphant, tandis que Marc, gémissant d'effroi, tétanisé par le dégoût, prenait toute la mesure des conséquences de sa demande initiale à l'ancien dieu, conjuré quelques jours plus tôt...

*

Pourquoi ai-je demandé : « Comme celle de mon fichier » ? Je n'en sais rien, c'était aussi spontané que le reste de ma demande. Finalement, c'est à croire que je me sens obligé de faire tout de travers. Je présume que, dans sa neutralité, ou peut-être pour me pourrir la vie,

Yog-Sothoth avait exaucé ma demande au pied de la lettre. La concubine dont j'avais hérité était aussi corrompue que le fichier qui en était à l'origine !

Je ne me plains pas, j'aurais sans doute pu avoir pire. Enfin, j'essaie de me rassurer en me répétant cela à chaque fois que je pense à cet épisode de ma vie.

Vous l'aurez compris, à partir de cette première rencontre, la créature est revenue chaque nuit, inlassablement, se vautrant sur moi, gluante et puante de transpiration. Elle me trayait comme une vache à lait pendant des heures en essayant de me faire atteindre l'orgasme. N'importe qui aurait abandonné, mais pas elle. Avec l'habitude, lorsque je gardais les yeux fermés un certain temps, m'efforçant de ne pas respirer son odeur d'écrevisse, j'avais parfois quelques soubresauts de vitalité. Ça m'aidait à conclure plus vite ! Ce ne sont pas de bons souvenirs pour autant...

Parfois, elle apparaissait même en journée. Une vision m'a particulièrement traumatisé. J'étais assis aux toilettes, j'allais me soulager, lorsqu'un gargouillis provint d'en bas. En écartant les jambes pour regarder le fond de la cuvette, j'ai constaté, avec un dégoût indescriptible, que la grosse tête de troll de « Bertha » me fixait le trou d'évacuation avec des yeux amoureux. Tétanisé par cette apparition, je n'ai pas pu réagir tout de suite quand elle s'est mise à frétiller de la langue, la bouche grande ouverte, me demandant de nouveau si je voulais un bonbon.

La seule évocation de ce souvenir est une torture. Mes sphincters se sont tellement contractés ce jour-là que j'en ai été constipé une semaine. Cette image ne quittera jamais mon esprit. Jamais !

Un adage bien connu dit qu'on finit par s'habituer à tout. Ce n'est pas vrai ! Après quelques mois de ce traitement, j'étais devenu méconnaissable. Ma santé tombait en miette, je ne dormais presque plus. Je n'avais plus aucun appétit, dégoûté par le tas graisseux qui me baisait nuit après nuit.

— *Je t'adjure de te retirer !*

Ah ! Je l'avais presque oublié celui-là. Je bavarde, je bavarde, et en attendant, on est encore loin du moment présent. Je vais avancer un peu.

Lorsque, en juin de la même année, j'ai été mis sous perfusion en hôpital psychiatrique, j'étais presque soulagé. Mes parents avaient fini par passer le flambeau à des professionnels.

Ils m'avaient surpris nu dans la salle de bain la semaine précédente. Respirant comme un phoque, allongé par terre sur le dos, les bras et les jambes écartées, j'étais parcouru de spasmes, relevant jambes et bras par intermittence comme si on m'écrasait le ventre. Ils ont cru à une crise d'épilepsie, ces cons. J'étais évidemment le seul à voir ma copine et ses gros bourrelets, « bloblottant » sur moi par à-coups. Bref, je pensais qu'en changeant d'endroit, j'allais avoir un peu de répit.

Bhein non... En conclusion, je suis mort d'épuisement en aout, le 15 pour être précis. Le sourire aux lèvres, j'ai vu la lumière, je me suis senti monter lentement vers le haut, enveloppé dans une douce chaleur, jusqu'à ce que je me retrouve brusquement dans mon corps.

L'effet de surprise passé, j'ai pensé que ma malédiction était finie, que la chance tournait en ma faveur, enfin ! C'est ce que j'ai cru au début...

*

La nuit était tombée. Sa concubine s'était évaporée en même temps que sa propre vie. Livide, Marc fixait le plafond de sa chambre d'isolement. Le bonheur d'avoir enfin la paix s'était déjà estompée pour laisser place aux interrogations. Pour quelqu'un qui venait de mourir, il se sentait terriblement bien. Après quelques minutes d'attente sans bouger, pas de trace de Bertha ! Lui accorderait-on une seconde chance ?

Comme un ressort, il se remit debout, arrachant les sangles du lit comme si c'était de vulgaires ficelles en papier.

Décidé à appeler un surveillant pour qu'on le laisse sortir, il voulut tambouriner sur la porte verrouillée. Il l'arracha de ses gonds au premier coup. Placide et heureux, il traversa les couloirs baignés de la lumière tamisée des veilleuses. Il finit par apercevoir une infirmière à l'accueil du rez-de-chaussée. À sa vue, ses sens s'éveillèrent et un feu ardent se mit à bouillonner dans ses entrailles. Une soif irrépressible s'empara de lui. Une douleur aigüe se manifesta dans sa mâchoire. Ses canines s'allongeaient...

La peur fut courte et fit rapidement place à l'euphorie. Il venait de trouver la réponse à son incroyable force et son bien-être inattendu. Il était bel et bien mort, revenu en tant que créature de la nuit, un vampire immortel !

L'adolescent mal-aimé, mal baisé, détesté et délaissé, s'était transformé en une entité mythique, une de celles qui forgent les légendes. Plein d'arrogance, mû par un appétit vorace qu'il n'avait plus connu depuis des mois, Marc se jeta sur le cou de Sophiane. Il prit un bref instant pour respirer son odeur de vanille-mangue, avant de plonger les crocs dans ses chairs.

— OuAaAaAïEeeEEEuuuhhhh, hurla-t-il de douleur en se tenant la bouche.

Sophiane cria de surprise et bondit de sa chaise. Elle voulut courir chercher de l'aide, puis se ravisa en voyant l'homme cadavérique se tortiller sur le sol.

— Mais ! Mais ! Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? demanda-t-elle avec autorité. Vous m'avez fichu la frousse ! Retournez dans votre chambre en vitesse.

Marc restait allongé par terre, incapable de se lever ou de parler, tellement la douleur était forte. L'infirmière, sur ses gardes, s'approcha de lui.

— Ça ne va pas ? Vous avez mal quelque part ? Comment vous appelez-vous ?

— Eu' 'eu 'a 'épon' articula péniblement l'homme, les mains soudées au menton.

— Faites-moi voir ça !

L'infirmière se pencha vers lui pour l'examiner et réussit à lui faire ouvrir la bouche en le rassurant comme un enfant.

— Houlà-là mon pauvre monsieur ! Comment avez-vous fait pour avoir une gingivite pareille ?!

*

Vous commencez enfin à comprendre mon calvaire, ou je dois donner un complément d'explication ? Vous en connaissez beaucoup, vous, des vampires qui se tapent une gingivite ? Et pour ceux qui se demanderaient pourquoi je me suis transformé en vampire. Si on vous pose la question, répondez que vous n'en savez rien !

Je vous passe les détails de la suite, lorsqu'on a découvert que j'avais un encéphalogramme plat tout en étant « vivant ». J'ai été un sujet de laboratoire, sous perf' de poches de sang, jusqu'à ce que je réussisse à m'enfuir. Incapable de me nourrir – bah oui, on m'avait extrait toutes les dents à défaut de trouver plus efficace pour me soigner –, je suis mort une

seconde fois. Pour de bon celle-là. C'était dans la cave d'un immeuble à l'abandon qui puait les légumes pourris. La cave, pas l'immeuble, mais c'est sans importance. Je suçotais une vieille patate ramollie dans l'espoir de survivre quand mon esprit s'est décorporé.

Je pensais le supplice de mon existence enfin terminé. C'était sans compter sur ce foutu karma de merde. Je n'ai pas eu droit à la lumière divine et à tout ce qui va avec. Je me suis juste retrouvé à flotter au-dessus de mon corps desséché, biberonnant ma patate. Elle est loin l'image du beau vampire ténébreux, je vous le dis ! J'ai attendu qu'il se passe quelque chose, mais j'ai dû me résoudre à trouver des réponses par moi-même.

Au bout de quelques années de réflexion, je n'ai toujours rien trouvé, alors je tue le temps comme je peux... si je peux me permettre l'expression... Je hante les maisons, je fais des petites farces de temps en temps. Il m'arrive même de...

— *Je t'adjure, au nom du Saint-Esprit, de quitter cet endroit !*

Un instant !

— Excellente journée pour un exorcisme, mon père ! Jésus me baise ! Ta mère suce des bites en enfer !

Me faire chasser d'accord, mais pas au nom du Saint-machin, ça me crispe à chaque fois ! Vous devriez voir sa tête, au père Lierin, il est vert de peur tandis que je continue de l'insulter. Et si je lui parlais en latin ? Non... trop cliché !

Pourquoi je vous raconte tout ça ? Vous croyez que c'est facile tous les jours d'être un esprit frappeur ? Je me fais CHIER, vous ne pouvez pas vous imaginer ! Dans tous les bouquins, on nous fait passer pour des mauvais, des démons malfaisants, des tentateurs vicieux, etc. Mais la vérité, c'est qu'on s'emmerde ! On est bloqué ici et on ne sait plus quoi faire pour passer le temps. Du coup, quand on a l'opportunité de se divertir, on le fait.

Je reconnais que c'est souvent au dépend des autres, mais ce n'est pas très méchant... sauf la fois où... et celle où... enfin soit !

— *Retire-toi démon !*

Et voilà qu'il m'asperge de nouveau... Qu'est-ce qu'il peut m'énerver ! Je crois bien que je vais le faire clamser de terreur si je continue, mais il n'arrête pas de me provoquer. C'est vrai quoi, merde à la fin !

Arrêtez de me regarder avec ces gros yeux. Bhein quoi ?! ... Bon, d'accord, je vais laisser cette dame tranquille et arrêter de la faire marcher au plafond. Mais, c'est bon pour une fois.

Voilà ! Vous êtes content ? Je vais de nouveau me faire chier maintenant. Qui je vais bien pouvoir ennuyer pour me changer les idées ? Mais... j'y pense... vous voulez un bonbon ?

FIN